

## IV

## LE BOHÉMIEN SIBBÉCAÏ

Quelques jours après, Clotilde et Madeleine se rencontrèrent sur les rochers de la *fontaine aux Corbeaux*.

C'était par une chaleur mortelle, le soleil dévorait l'espace ; l'arbre le plus touffu de la forêt n'avait qu'une ombre sans fraîcheur ; Clotilde se coucha sur une roche en disant qu'elle subissait le supplice de Tantale.

— Entendez-vous la source qui jaillit et qui se moque du soleil ?

Comme Clotilde parlait ainsi, elle vit passer devant elle un homme de haute taille, vêtu avec beaucoup de caractère, qui n'eut l'air de remarquer ni elle ni sa cousine, ou plutôt qui fit semblant de ne pas les voir.

C'était un homme de vingt-cinq à vingt-huit ans qui rappelait en certains points le type espagnol ; le soleil l'avait bruni depuis son enfance ; il tordait de longues moustaches ; ses cheveux retombaient sur son cou nu en boucles flottantes ; il était coiffé d'un feutre pointu orné d'une belle plume d'au-

truche ; il portait une veste de velours noir brodée d'argent, des culottes de peau jaune et des bottines de maroquin rouge ; ce qui surtout frappait en lui c'était l'éclat de ses yeux noirs, la timidité, la douceur et la fierté de son regard. Il y avait, dans cette nature, du gentilhomme et du chef de brigands.

Au premier abord, mademoiselle de Cormeilles jugea que c'était un comédien échappé d'une troupe momade.

— Un comédien, dit mademoiselle de Rouvray, je ne crois pas. Voyez, il n'a pas l'air d'un homme fait aux belles mines des comédiens. Ne remarquez-vous pas chez lui un accent sauvage ?

Cependant l'inconnu s'était arrêté à vingt pas de Madeleine, un peu préoccupé par la vue du précipice ; il ne réfléchit pas longtemps, il s'agenouilla sur les roches, se suspendit légèrement et se laissa glisser avec une hardiesse qui émerveilla les deux jeunes filles.

— C'est impossible ! disait mademoiselle de Rouvray avec un regard effaré, c'est un songe, on n'est jamais descendu là !

— Cependant, dit Madeleine, ce voyage-là lui paraît bien simple : c'est un homme habitué à un rude chemin.

— Je tremble qu'il n'arrive pas. Quelle agileté ! N'est-ce pas effrayant de le voir ainsi suspendu sur l'abîme ?

— Où va-t-il donc ainsi ?

— Vous voyez bien qu'il va boire, car le voilà qui touche à la source : encore un passage périlleux, et il est au but.

En effet, à peine Clotilde eut-elle dit ces mots, que cet étrange personnage, qui s'en allait boire avec tant d'insouciance à cette fontaine célèbre et redoutable, où jusqu'alors, selon la tradition, n'avaient bu que les fées et les oiseaux, prit dans sa veste un coquillage garni de verroterie, le plongea dans la source et but quatre ou cinq gorgées avec le bonheur d'un chasseur de chamois qui cherche une source depuis deux jours :

— Ah ! si j'osais, dit Clotilde en rougissant ; s'il n'avait pas l'air si sauvage !

— Je suis bien sûr qu'il s'apprivoiserait à votre jolie voix.

Clotilde ouvrait la bouche pour parler à cet homme, mais elle s'arrêta à la première syllabe.

— Eh bien ? dit Madeleine.

— Je n'ose pas ; d'ailleurs, vous le voyez, il est déjà loin.

En effet, l'intrépide buveur d'eau de source gravissait les roches avec l'agilité d'un singe ; en moins d'un instant il se retrouva au haut du précipice.

Cette fois il arrêta ses regards fauves sur les deux cousines ; il se détourna presque aussitôt, et, sans

doute indécis sur son chemin, il promena les yeux autour de lui. Une idée parut le frapper ; il s'élança dans le bois, rapide comme un cerf.

Sur le soir, comme Madeleine et Clotilde arrivaient à l'avenue du château, elles furent surprises par des cris joyeux qui dominaient une musique claire et vive où l'on distinguait les sons aigus du hautbois.

Que pouvait-il se passer de si gai dans la cour du château ?

Dès qu'elles touchèrent le seuil de la poterne, une jeune fille, cheveux flottants, bras nus, jupe courte garnie de feuilles d'argent, vint à elles en sautilant.

— Je voudrais vous dire la bonne aventure ; mais que peut-on prédire à des reines comme vous !

Clotilde était de plus en plus surprise. Elle abandonna sa main à la bohémienne, tout en regardant d'un air émerveillé le gai tableau, si pittoresquement animé, d'une troupe de bohémiens qui dansaient et chantaient pour être bienvenus au château.

Callot seul aurait pu rendre tout le caractère de cette fête improvisée : l'ébahissement des valets qui se groupaient en spectateurs, l'entrain des danseurs, la majesté de leurs guenilles, l'allure grotesque des enfants, la gravité des chefs de la bande, l'air astucieux des mères chargées d'enfants, l'air paterne des trois ânes qui transportaient, du nord

au midi ou du levant au couchant, les misères de la caravane.

Clotilde avait donc abandonné sa main à la jeune zingara, plus curieuse qu'effrayée; pourtant, comme celle-ci suivait d'un œil attentif les lignes légères tracées dans cette petite main, mademoiselle de Rouvray la détacha vivement et s'enfuit sur les pas de sa cousine.

La zingara la suivit avec obstination.

— Ma belle demoiselle, si vous saviez ce que j'ai à vous dire!

Clotilde n'écoutait plus, elle venait de reconnaître dans la bande bariolée l'intrépide buveur d'eau de source. Lui seul était pensif au milieu de ces pittoresques vagabonds.

Dès que le bohémien vit passer Clotilde et Madeleine, il donna un signal; les danses et les chants cessèrent soudainement, toute la troupe salua avec un profond respect les deux jeunes filles.

— Où est donc mon oncle? demanda mademoiselle de Cormeilles; comment permet-il à tous ces bandits de s'épanouir sous ses fenêtres?

Comme elle parlait ainsi, M. de Rouvray, qui revenait de la chasse, ouvrit une des fenêtres de la façade.

Sibbécaï, c'était le nom du bohémien, reconnaissant en lui le maître du château, marcha droit vers cette fenêtre.

Clotilde et Madeleine, qui montaient le perron, s'arrêtèrent pour écouter ce qu'il allait dire.

— Seigneur, accordez-nous l'hospitalité.

— L'hospitalité! s'écria M. de Rouvray d'un air de menace; j'aimerais mieux loger l'enfer chez moi. Allez, allez dans les bois, c'est là votre gîte. Si jamais vous osez reparaitre ici, je mets la maréchaussée à vos trousses.

Le zingaro leva fièrement la tête.

— J'ai commencé par la prière; puisque vous êtes sourd à la prière, je vous ordonne maintenant de nous abandonner ce coin désert du château.

Sibbécaï indiqua du doigt une petite aile délabrée qui depuis longtemps ne servait plus que pendant les jours de vendage et de lessive.

— Oui, grâce à Dieu, dit-il, nous vivons dans les bois; mais ces enfants sont malades, il nous faut un abri plus sûr, par ces jours d'orage, que les branches des chênes et les tentes que battent les vents.

— Je ne veux rien entendre, dit le vieux baron colère, mon château n'a jamais été un repaire...

Il n'acheva pas sa phrase; un fier regard de Sibbécaï l'avait, pour ainsi dire, frappé et désarmé.

Clotilde, pâle et tremblante, demeurait sur le perron.

Madeleine alla rejoindre son oncle; elle lui prit tendrement le bras et lui parla en faveur des bohémiens.

— Non, non, mon enfant, vous ne m'attendrirez pas. Ces bandits-là s'imagineraient que je cède à leurs menaces.

Sibbécaï s'était éloigné. En rejoignant la troupe, il sembla tenir conseil avec les plus anciens. L'un d'eux dit qu'il fallait partir, qu'il y avait tout à craindre d'un homme de caractère qui semblait déterminé, qu'il valait mieux se retirer dans une ferme où l'on trouverait quelque grange ou quelque étable pour reprendre des forces.

— Ce serait une lâcheté, dit Sibbécaï; depuis quand avez-vous appris à écouter d'autres ordres que les miens? suivez-moi vers cette porte.

Disant ces mots, Sibbécaï alla droit vers l'aile déserte qu'il avait désignée. Arrivé à la porte d'une buanderie, il se retourna et fit un signe impératif de la main en frappant du pied.

Toute la troupe dispersée dans la cour suivit Sibbécaï. M. de Rouvray, furieux, comprit qu'il ne pouvait rien pour le moment contre des gens si résolus.

— Mais, disait-il en se promenant avec agitation, tout à l'heure j'irai à la ferme, et, avec le secours des valets de charrue, j'aurai raison de tous ces coquins.

Madeleine retourna vers Clotilde, qu'elle retrouva tout immobile encore sur le perron, regardant à la dérobée les bohémiens qui s'agitaient devant la buanderie.

Les hommes déchargeaient les ânes, les femmes

berçaient les enfants dans leurs bras; la belle diseuse de bonne aventure, au teint cuivré, qui avait saisi la main de Clotilde, semblait attendre avec déférence les ordres de Sibbécaï.

— Qu'avez-vous, Clotilde, pour demeurer ainsi muette, pensive et triste?

— Moi, je n'ai rien, répondit Clotilde en levant la tête d'un air distrait; je songeais à ce que m'aurait prédit la bohémienne; si j'osais, je crois que je l'appellerais... — Chut! voilà mon oncle qui vient.

M. de Rouvray, armé de son fusil de chasse, descendit dans la cour et alla droit à la buanderie. Sibbécaï, qui le vit venir, l'attendit de pied ferme sur le seuil de la porte. M. de Rouvray fut bientôt suivi de tous ses domestiques: ils n'étaient pas armés; mais, dans la cour, sur la proposition de l'un d'eux, ils dénouèrent un fagot et se choisirent des armes.

Voyant l'aventure prendre une tournure belliqueuse, Sibbécaï saisit à sa ceinture un pistolet damasquiné et un poignard malais. M. de Rouvray était résolu à chasser les bohémiens le fusil à la main, sans leur accorder une heure de trêve; mais, quand il vit l'air déterminé du zingaro, il changea d'idée.

— Je vous accorde une heure, dit-il à Sibbécaï; cette heure passée, j'appelle ici contre vous toute la force armée du canton.

— Appelez, si vous voulez, toute la maréchaussée de la province; nous sommes maîtres de la place; les portes du château sont massives, les murs sont hauts, nous n'avons rien à craindre. Du reste, pourquoi tant vous inquiéter des pauvres bohémiens? ce sont des oiseaux de passage qui ne s'arrêteront pas assez longtemps pour manger le grain semé dans le sillon. Nous ne vous demandons pas une obole; nous sommes plus riches que vous: si vous avez un château, nous avons le monde. Partout nous avons la patrie et le toit natal, la forêt et le ciel.

Comme tous les hommes qui jettent leurs forces dans un premier élan de colère, M. de Rouvray ne sentit plus le courage de continuer cette lutte devenue ridicule pour lui.

— Eh bien, la paix! je veux bien vous l'accorder; mais prenez garde à la guerre!

Le zingaro salua avec dignité.

A cet instant, les pas d'un cheval retentirent dans la cour; mademoiselle de Rouvray devint pâle et s'appuya sur les bras de sa cousine. Bientôt on vit apparaître à la porte un jeune cavalier d'une noble figure, qui avait grand'peine à comprimer l'ardeur d'un grand cheval anglais qui venait de faire deux lieues en moins de dix minutes.

— Qui est-ce qui nous arrive ainsi sur un cheval tout fumant? demanda mademoiselle de Cormeilles.

Clotilde pâlit et ne répondit pas.

Cependant le cavalier s'était arrêté devant M. de Rouvray.

— Eh bien? demanda le baron.

— C'est fini, tout est perdu. Ils nous abandonnent. Qu'allez-vous faire?

M. de Rouvray réfléchit un peu.

— Je vous répondrai tout à l'heure.

Le jeune homme descendit à bas de son cheval et remit la bride aux mains d'un palefrenier.

— Qui vient là-bas avec mademoiselle Clotilde? demanda le jeune cavalier en voyant Madeleine.

— Mademoiselle de Cormeilles, ma nièce, répondit le baron, une pauvre fille qu'ils ont failli mettre à la lanterne parce qu'elle a connu la reine. C'est tout une histoire que je vous raconterai à loisir... s'il nous reste du loisir.

Celui qui venait d'arriver au château était un jeune homme du pays, Godefroy de Marginbault, qui avait jusque-là vécu fort nonchalamment avec une grande fortune. Orphelin de bonne heure, M. de Rouvray l'avait aimé et protégé; peut-être avait-il vu en lui mieux encore qu'un ami. Godefroy était un garçon fait aux belles manières, ayant de l'esprit, ni trop ni trop peu, beaucoup de noblesse de sentiment, et, ce qui n'était pas la plus mauvaise raison pour le baron, maître d'une demi-douzaine de métairies d'un bon rapport. Godefroy

habitait, à deux lieues du château de Rouvray, une vieille maison seigneuriale d'une triste apparence, mais dont le parc aboutissait à une prairie de mille arpents dépendant de la seigneurie. Aussi, dans ses rêves, le baron ne s'arrêtait pas aux trois tilleuls rabougris, il avait l'air de monter la garde devant la grille de Marginbault; il se promenait librement dans les détours de cette belle prairie, tout en calculant le nombre de bœufs et de vaches qu'on pouvait élever là.

Godefroy, revenu depuis peu du collège, passait solitairement ses journées dans les nonchalairs de la promenade et dans les loisirs de l'étude, poursuivant de ses rêves le fantôme adoré de Clotilde.

Le baron et Godefroy allèrent en silence jusqu'au bout du parc. M. de Rouvray n'osait parler franchement; Godefroy n'osait l'interroger. Enfin le baron prit la main de son jeune ami et lui dit d'une voix émue :

— Godefroy, je vous ai appelé, sachant que j'avais plus d'une chose importante à vous dire; maintenant que vous êtes là devant moi, je ne trouve plus un mot.

— Parlez, parlez, dit Godefroy d'un air attentif.

— Vous savez comme moi que les folies de Paris rejaillissent par toute la province; la révolution est plus sérieuse que je n'avais songé; elle finira par nous engloutir. Je ne veux pas, comme

tant d'autres, aller en Allemagne, en Angleterre, ou dans les Pays-Bas. Je ne suis plus dans l'âge des chevaliers errants; j'ai, d'ailleurs, bien assez couru quand j'étais jeune. Et puis, vous savez que je suis très fataliste; pour moi, le danger existe à Berg-op-Zoom comme à Paris, dans un palais de Naples comme dans mon château. J'attendrai donc ici patiemment. Si l'orage m'atteint, je le subirai sans trop de regret. Mais si vous n'étiez pas là...

M. de Rouvray prit la main de Godefroy.

— Mon ami, vous parliez ces jours-ci de partir, d'aller défendre, les armes à la main, notre cause commune, le roi, l'Église, la France, notre France à nous. N'en faites rien, demeurez ici. Qui sait si ce n'est pas ici qu'il faudra montrer du courage? Vous verrez que je suis jeune encore, s'il faut combattre. Mais, si jamais on m'entraînait en prison, que deviendrait ma fille, que deviendrait cette pauvre Madeleine? Godefroy, je sais que la vieille marquise de Thianges vous destine sa petite-fille... C'est une jeune fille accomplie, d'une belle naissance, d'une grande fortune... L'aimez-vous?

— Je n'y songe pas, répondit Godefroy d'un ton surpris.

— Eh bien, mon ami, si vous ne l'aimez pas, si vous n'avez pas plus de penchant pour elle que pour Clotilde...

— Ne le savez-vous pas? J'aime mademoiselle de

Rouvray de toutes les forces de mon âme; ne l'avez-vous donc pas deviné quand, tout à l'heure encore, j'étais si pâle en l'abordant ?

— Je vous crois et Dieu vous écoute. Aimez-la comme une sœur, aimez-la comme votre femme, car je vous accorde sa main.

— Mais savez-vous si mademoiselle de Rouvray?...

— Oui, oui, oui; je suis bon juge en matière d'aimer; je n'ai pas besoin d'entendre les parties pour connaître la cause. Vous vous aimez, on vous mariera.

— C'est tout mon rêve ! dit Godefroy avec enthousiasmes, mais je n'ose y croire encore.

Le baron et le jeune homme se promenèrent plus d'une heure dans les détours du parc, tout en parlant de révolution et de mariage.

— Tant il vrai, dit M. de Rouvray en rentrant au château, qu'on bâtit toujours sur des ruines.

Le soir, aux derniers rayons du soleil, M. de Rouvray, Madeleine et Clotilde conduisirent Godefroy jusqu'au bout de l'avenue.

Le jeune homme, près de monter à cheval, embrassa le baron et baisa, tout en tremblant, la main de Madeleine et celle de Clotilde. Après cet adieu, il s'élança au galop sous les arbres de la grande route.

Le baron s'enfonça dans ses champs de blé.

En retournant au château, Madeleine dit à Clotilde :

— Ma chère enfant, vous aimez M. Godefroy.

— Moi, dit-elle avec un mouvement de surprise, moi, j'aime M. Godefroy !

— Oui.

— Je n'y avais jamais songé. Je serais bien heureuse si je l'aimais, parce que...

— Achevez ! Que voulez-vous dire ?

— Rien.

Comme elles arrivaient à la porte, elles se retournèrent, Clotilde sans savoir pourquoi, et Madeleine pour voir le soleil couchant.

— Le voyez-vous, dit Madeleine, là-bas, le long de la haie, qui monte la colline ?

— Non, je ne le vois pas.

— Ah ! Clotilde, je suis bien sûre qu'il vous voit, lui !

— Ah ! oui, dit-elle avec un sourire attristé, voilà le cheval qui débusque de dessous le noyer.

— Voyons, ma cousine, ouvrez-moi votre cœur ; j'ai surpris, sinon votre secret, du moins le sien : il vous aime.

— Qui vous l'a dit ?

— Mais vous n'avez donc pas vu ses yeux, Clotilde ? A-t-il le droit de vous aimer ?

— Je ne sais pas ; cela regarde mon père.

— Voyons, parlez-moi de M. Godefroy. Je suppose qu'il est d'une bonne maison.

— Qu'importe ? dit Clotilde avec un peu d'impatience, qu'importe ?

— En effet, aujourd'hui, il n'y a pas plus de noblesse ni de fortune !

Les deux cousines arrivaient dans la cour, en face de l'orangerie. La jolie bohémienne était sur le seuil, renouant une tresse de ses cheveux de jais.

Elle accourut au-devant d'elles.

— Vous n'en voulez pas aux pauvres zingari ? Nous sommes d'autres hirondelles, nous portons bonheur.

— Vous portez bonheur ! murmura tristement Clotilde.

Sibbécaï, qui apparut alors sur le seuil, regarda doucement Clotilde ; comme Madeleine s'était tournée vers lui, il se mit à jouer, sur les pavés encadrés d'herbe, avec un chien et un enfant. Il coucha l'enfant sur le chien, le chien se roula sur l'enfant. Une petite voix claire appela : *Sarah ! Sarah !*

Ainsi se nommait la jeune bohémienne ; elle salua les deux amies et courut consoler l'enfant. Clotilde la suivit sans y prendre garde. Madeleine suivit Clotilde.

Elles se trouvèrent donc en face du zingaro, qui, tout confus de cette visite, se leva et salua trois fois avec vénération.

— Voulez-vous connaître l'avenir ? dit-il d'une voix brève et regardant Clotilde.

— L'avenir ! mais qui peut dévoiler l'avenir ?

— Moi !

— Eh bien, dit mademoiselle de Cormeilles, parlez.

— Ma sœur lira dans vos mains, moi, je lirai dans le ciel ; mais il faudrait voir l'horizon ; ces toits et ces arbres nous masquent l'orient, d'où viennent les nuages à cette heure. Si nous montions sur le perron ou bien là-bas, près du mur, sur la terrasse ?

Clotilde ne répondait point.

— Le ciel est bien disposé pour y lire, continua Sibbécaï : de légers nuages qui passent vite, qui se colorent et se transforment.

Madeleine se pencha à l'oreille de Clotilde.

— Sachons donc ce qu'ils ont à nous dire.

— Et si mon père revenait !

— Il rentrera par le parc ; nous avons bien le temps de les écouter : vous savez déjà comme je suis curieuse.

— Et moi ! pensait Clotilde. Eh bien, dit-elle au bohémien, allez sur la terrasse, nous vous suivons. Quand vous aurez lu dans le ciel, Sarah essaiera de lire dans nos mains.

Sibbécaï monta sur la terrasse, s'appuya sur le mur et regarda l'horizon.

— Je vois monter un beau nuage rose, léger comme le vent, dit-il d'une voix émue : pour qui monte ce beau nuage ?

— Pour moi, dit Clotilde en baissant la tête.

— Il monte, il monte rapide, sans détour : où va-t-il ? c'est Dieu qui le conduit ; le ciel est pur, le soleil le regarde avec ses yeux d'or, le vent le berce doucement, il monte, il monte ; où va-t-il ? D'où vient cet autre nuage qui s'approche de lui, qui va effleurer sa robe blanche faite par les anges ? C'est un joli nuage empourpré, lancé par le bon vent. Comme le ciel est beau ! Le soleil, qui va partir, répand partout des rayons de gaieté. Les deux nuages ont passé sans se toucher à peine. Ils suivent le même chemin ; mais plus ils vont, plus ils s'éloignent. Quel est cet autre nuage sombre comme la nuit, où le nuage rose vient tout droit s'arrêter et se perdre ? Ne vous effrayez pas, car...

A cet instant, la voix de M. de Rouvray fit tressaillir Clotilde. Elle s'élança vers le perron tout effarée, sans savoir pourquoi.

## V

### L'AMOUR DANS LA TEMPÊTE

La nuit, Madeleine ne dort pas. Elle appuyait ses mains sur son cœur pour l'interroger : son cœur battait violemment.

Mille images confuses passaient dans son insomnie : les pâles images du passé, les images toutes palpitantes de la veille ; elle voyait danser encore les bohémiens, elle voyait fuir au loin Godefroy de Marginbault, et son cœur battait plus vite.

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle courut à la croisée, elle appuya d'abord son front brûlant contre les vitres ; bientôt, voulant respirer l'air vif du matin, elle ouvrit la fenêtre, quoiqu'elle fût à demi nue.

L'aube dorait l'horizon, le vent secouait la rosée aux arbustes du parc ; la brume commençait à se détacher de la prairie et à couvrir la montagne. Les grands bois de la gorge ressemblaient à un grand spectre gigantesque agitant son lineul ; mais peu à peu la vie se répandit partout : l'alouette salua le jour, la brume se dispersa et s'évanouit quand les premiers rayons du soleil traversèrent l'espace.

La jeune fille n'était pas sensible à ce spectacle. Pour la première fois de sa vie elle voyait se lever le soleil et elle ne songeait point à admirer. Elle avait fixé son regard sur la montagne, dans le chemin blanc couvert de noyers, où Godefroy s'était retourné pour saluer le château de Rouvray.

Elle allait se détacher de la fenêtre, quand elle entendit du bruit dans la chambre voisine, qui était la chambre de Clotilde ; presque au même instant sa cousine ouvrit sa fenêtre.

— Déjà éveillée! lui dit Madeleine.

— Ah! vous m'avez fait peur, ma cousine! s'écria la jeune fille.

— Vous ne me direz pas pourquoi vous ouvrez la fenêtre si matin?

— Pourquoi? est-ce que je le sais? répondit Clotilde en soupirant. Mais vous, ma cousine?

— Moi? je voulais voir lever le soleil au moins une fois dans ma vie.

Madeleine rentra pour ne pas rougir devant Clotilde.

— Mon Dieu! dit-elle tristement, pourquoi suis-je venue ici?

Quand M. de Rouvray descendit de sa chambre, il trouva Guillaume Ragois qui l'attendait dans la cuisine. C'était le maître d'école de Rouvray, un vieux brave homme assez original, comme l'étaient alors tous les maîtres d'école, aimant fort à boire et à chanter les vêpres.

— Monsieur le baron, nous sommes perdus. Mon fils, Jean-sans-Peur, arrive de la ville, où tout est sens dessus dessous. On a brûlé les confessionnaux; des commissaires de la révolution sont montés en chaire pour déclarer qu'il n'y avait plus ni Dieu ni diable. Quand les prêtres ont appris cette nouvelle-là, ils ont bravement pris la fuite en criant: Sauve qui peut! Ce n'est pas tout, voilà que la fureur gagne dans les villages. Croiriez-vous que mon

chien de fils est revenu en parlant d'égalité, de liberté, de fraternité? J'espère le ramener; mais on m'a dit tout à l'heure qu'hier, au cabaret de la Foulotte, — vous savez, au bout de Rouvray — on avait organisé un club. Ce sont des ivrognes; quand ils auront cuvé leur vin, ils n'auront plus rien à dire.

M. de Rouvray écoutait avec surprise et nonsansinquiétude. Les gazettes lui avaient appris que la révolution, une fois arrivée sur un point nouveau pour elle, allait vite comme le feu dans ses fureurs aveugles. Il appela un domestique.

— Qu'on aille tout de suite au château de Marginbault! Il faut que Godefroy soit ici.

— Pour moi, dit le maître d'école, je vais un peu passer au cabaret de la Foulotte pour savoir si c'est bien sérieux; j'irai de là chez M. le curé, car il faut lui conseiller de se tenir sur ses gardes. Avertissez, de votre côté, le père Robin: c'est un fidèle, celui-là.

— Guillaume, gardez-vous bien de vous montrer inquiet; faites semblant de ne pas croire à toutes leurs démonstrations de révolte.

— Comptez sur moi: tous ces gueux-là sont venus à mon école, ils verront que je suis encore leur maître.

Guillaume Ragois salua et partit.